Le suffixe romand -èr, fém. -èrda

Autor(en): **Gauchat, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1908)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-239527

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

constructions que voici : aller *à* maître, *à* ékofi, etc., cela veut *à* dire, cela va *à* dire, il faut *à* faire, et la grande extension donnée à la construction : faire *à* rire ; tenir *à chacun* un couteau et plusieurs expressions plus ou moins isolées.

Synonymes. La préposition *à* a un concurrent puissant, c'est *en*, il suffit de rappeler l'usage français : *en* mon nom et *au* vôtre ; *en* France, *au* Japon, croire *en* Dieu, *au* bon Dieu. Ainsi le Jura bernois emploie couramment *en* pour *à* : *alè an lè māsˌ*, aller à la messe ; *étr an sè pχès*, être à sa place ; *dir an son pér*, dire à son père. Pour la délimitation exacte des deux prépositions, voir l'article *in* du *Glossaire*.

E. TAPPOLET.

LE SUFFIXE ROMAND *-ÈRĪ*

FÉM. *-ÈRĮDA*

En étudiant l'histoire d'un mot patois, nous sommes souvent arrêtés par l'insuffisance de nos connaissances en matière de suffixes. Avant de se mettre à rédiger les trésors lexicologiques accumulés dans le Bureau du Glossaire, il faudrait pouvoir vouer une attention particulière à ces éléments constitutifs de la parole, qui reviennent toujours et qu'il est malaisé d'apprécier au point de vue de l'idée qu'ils représentent et de leur provenance, en prenant pour base uniquement le mot qu'on analyse. L'un des suffixes qui m'ont le plus intrigué, parce que je le rencontrais à chaque pas, sans en connaître la vraie nature, est celui qui possède en patois fribourgeois la forme de *-èrī*, fém. *-èrīda*, et qui s'attache actuellement, à ce que je crois, exclusivement à des thèmes verbaux. La difficulté du petit problème me paraissait résider dans la forme féminine, pour laquelle je ne trouvais de point de départ ni en latin ni dans les langues germaniques. Après avoir réuni quelques matériaux

provenant de diverses parties de la Suisse romande, je crois pouvoir présenter l'explication suivante.

Citons d'abord quelques exemples. Le poète Louis Bornet en a dressé une petite liste dans des papiers qui constituent une esquisse de grammaire gruyérienne: *brûtérî*, *-îda*[1], *bramérî*, *pllorérî*, *tzantérî*, *sublérî*. Ces mots signifient: grondeur, crieur, pleureur, chanteur, siffleur, ou plus exactement: qui a l'habitude de gronder, crier, etc. Il ressort déjà de ces exemples que le suffixe désigne en première ligne une personne qui fait fréquemment ou habituellement l'action énoncée par le verbe[2]. Comme les termes correspondants français, les vocables munis de ce suffixe ont la valeur de substantifs et d'adjectifs. On peut dire: « il est grondeur » et « c'est un grondeur ». L'expression prend facilement un sens dépréciatif. Ainsi dans les mots suivants: *sukròtèrī*, qui aime à trop sucrer ses aliments; *kròtsatèrī*, crocheteur, filou; *məryòtèrīda*, fille qui se regarde beaucoup dans le miroir; *lugèrī*, qui reste à regarder travailler les autres; *bringèrī*, qui redit toujours la même chose, qui « fait la bringue »; *bònyèrī*, boudeur; *ròtèrī*, qui rote souvent, etc. Mais ce sens défavorable est donné surtout par le verbe sur lequel le suffixe est venu se greffer. Il est absent dans *tsantèrī*, cité plus haut, dans *pəyənèrī* (Broye), qui cligne tout le temps des yeux, et beaucoup d'autres. On peut donc, à l'origine, considérer le suffixe comme synonyme du français *-eur* et du patois *-ạre*, qui en est l'équivalent, avec la différence que le français *-eur* repose sur l'ancien accusatif latin -atóre, tandis que le patois *-ạre* dérive de l'ancien nominatif -átor. En effet, les sujets interrogés pendant mes courses dialectologiques m'ont souvent répondu par des dérivés en *-èrī*, ou en *-ạre* des mêmes verbes, un peu au hasard. Ils ne font guère de distinction. Il arrive même qu'on mélange les deux formations, comme dans *tsəbròtọ̀rə*, fém. *tsəbròtèrīda*, qui balbutie (Broye).

[1] Orthographe de Bornet.

[2] Nous avons aussi le verbe *brutạ̀*, gronder.

Les deux suffixes concurrents sont encore vivaces, et il est loisible d'en former des dérivés avec n'importe quel verbe[1]. Ils rappellent, par le sens, l'ancien suffixe -arius, qui doit avoir cessé de produire des mots nouveaux. Nous verrons plus loin que *-èrī* n'en est qu'un composé.

Quelques cas isolés trahissent que la signification du suffixe était autrefois plus étendue. L'expression *ròtèrī* signifie aussi « le rot », non seulement la personne qui éructe ; *kratsèrī* répond au français « crachat ».

Malgré l'abondance des exemples que nous avons sous les yeux[2], nous n'arriverions pas à découvrir le sens primitif de la forme latine de notre suffixe, si nous ne pouvions pas recourir au moyen le plus commode de toute investigation étymologique : la comparaison. En feuilletant le dictionnaire du patois de Blonay (Vaud), par Mme L. Odin[3], on rencontre très souvent le suffixe sous la forme *-éréi*, qui ne laisse aucun doute sur la provenance : *-éi* ne peut être que le latin -ellus ; comparez les mots *ozéi* < avicellus, oiseau, *koutéi* < cultellus, couteau, etc. Je cite deux ou trois représentants relevés dans ce dictionnaire : *kotérẹi*, ver blanc, larve du hanneton (en gruyérien *kotérī*) ; *pyornérẹi*, fr. pop. « pionneur », celui qui geint sans cesse ; *soutérẹi*, sauterelle ; *chòrdérẹi*, fém. *-ẹila*, sourdaud, -e. Cette dernière forme confirme notre opinion qu'il s'agit de -ellus par la présence d'une *l* au féminin. C'est une forme analogique, refaite sur le masculin, car -ella latin en tradition directe donnerait à Blonay, comme presque partout ailleurs

---

[1] Ils sont particulièrement fréquents dans les verbes qui désignent les bruits. A remarquer que sur les cinq exemples cités par L. Bornet, quatre (ou même tous ?) appartiennent à cette catégorie.

[2] En voici d'autres, choisis dans diverses régions : *barbòtèrī*, marmotteur ; *ron.nèrī*, grognon (Praz de Siviriez, Fribourg) ; *épointèré*, pointilleux ; *āmāyèré*, hésitant ; *trafəgèré*, trafiquant (Praz-de-Fort, Valais, féminins en *-ịra*) ; *dzakatəré*, *-əriya*, jaseur (Lourtier, Valais) ; *kaϑéré*, *-éraloᵒ*, cachottier (Aire-la-Ville, Genève) ; adjectifs : *grasére*, gras ; *setséré*, sec (Isérables, Valais).

[3] Sous presse, paraîtra prochainement.

dans la Suisse romande, *-ala*, témoin bella, rendu en patois par *bạla*. Mais le féminin légitime apparaît dans d'autres patois, comme à Hermance (Genève), où l'on dit *bramèrẹ́*, fém. *bramèrạla*, criard, pleurnicheur, etc.

La comparaison nous apprend aussi quelle est l'origine de la première partie du suffixe *-èrī*. En Valais, à côté du féminin *bramèrẹ́da*, on cite *bramẹ̄ra*, c'est-à-dire le même radical muni d'un des développements modernes de -arius[1].

Voilà donc la question résolue : notre suffixe est un continuateur diminutif de -arius. Il se range avec -aricius, -arilis, etc., dont on a recherché la genèse et la diffusion dans des travaux récents. Ce suffixe n'est pas inconnu au français, qui le possède dans *volereau*, *lapereau*, *poètereau*, *tombereau; passerelle*, *sauterelle*, etc. Le terme de Blonay *soutérẹ́i* est au français *sauterelle* ce que *lạivra*, fém., est à *lièvre*, masc. D'abord applicable à toute espèce de radicaux[2], le grand nombre de thèmes verbaux figurant parmi les dérivés en -arellus en a de plus en plus limité le domaine de productivité. Le sens diminutif s'est effacé. La différence qui existait une fois entre *on bramāi*[3], un « grondeur (insupportable) » et *on bramèrī*, « personne malheureusement trop encline à la gronderie », est oubliée de nos jours. Un *chòrdéréi* était d'abord un homme qui faisait un peu la sourde oreille ou qui n'entendait réellement pas très bien. Aujourd'hui cela signifie tout bonnement un *sourdaud*, et il ne me semble pas impossible qu'on dise en patois : *on gró chòrdéréi*.

Reste à expliquer la forme féminine en *-èrīda* (Fribourg et Vaud) ou *-èréda* (Valais). On fait souvent l'expérience que la forme masculine des adjectifs est plus résistante que le fémi-

---

[1] La formation féminine *-ịya* de Lourtier, citée dans la note 2 de la page précédente, correspond probablement à un ancien *-ịla*, de -ella ; *-ịra* de Praz-de-Fort est peut-être le résultat d'un croisement de *-ịla* et de -aria.

[2] Cfr. *chòrdérẹ́i*, de *sourd*, et *grasèré, setsèré* (note 2 de la p. 42).

[3] Du radical bram + arius, synonyme de *bramạ̀rè*.

nin[1]. C'est un fait qui donne à réfléchir, mais que je ne puis étudier ici. Quelles étaient les possibilités de formations analogiques pour le féminin d'un mot en *-ī?* Ecartons les cas où la voyelle finale était brève, comme -ivus (*vi-viva*, etc.), -itus (*puri-puryạ*, pourri, etc.), qui a entraîné par ex. -ilis dans *suti-sutyạ*, fin, adroit, (lat. subtilis); faisons aussi abstraction de cas extraordinaires et ne pouvant pas agir comme *mafī*, *mafītə*, fatigué; il ne reste en *-i* qu'un seul modèle: *prəmī-īrə*, *dreitī-īrə*, droitier, *lèrdzī-īrə*, léger, etc., classe très nombreuse et qui cependant ne semble avoir exercé aucune influence. Peut-être prononçait-on encore d'une part *-īə* et de l'autre *-éi* à l'époque où l'on fit appel à l'analogie, ce qui rendait les cas plus dissemblables qu'ils ne le sont maintenant. Le point de départ de la formation *-èrīda* ne peut donc être un type en *-ī*. Un *d* existe dans le féminin de mots comme *braillard*, *guignard*, etc., qui ont à côté d'eux des doublets en *-èrī*. Mais la présence de l'*r* dans l'ancien patois[2] me semble empêcher une création analogique sur ce modèle. Les mots du type *mòkèran*, *-da*, moqueur, *drəmyan*, *-da*, dormeur, sont également hors de cause, avec leur voyelle nasale constituant une classe bien caractérisée[3]. Je ne vois que des mots peu nombreux en *-ó*, *-óda*, comme *tsó*, *-da*, chaud, *patilyọ́*, *-da*, déguenillé (dérivé de «patte», au moyen de -aldus?), ou en *-ou*, *-ouda*, comme

[1] Ainsi nudus s'est continué directement, tandis que nuda a été souvent refait sur divers modèles. On trouve d'excellents matériaux sur la question dans l'intéressant article de M. Nyrop, *Remarques sur quelques dérivés français* (*Bausteine zur romanischen Philologie*, p. 503 ss.; reproduit, avec quelques changements, dans le tome III de la *Grammaire historique de la langue française*, 1908); je mentionne les féminins *chétite*, *gentite*, *coite* (pour *coie*); *avarde*, *bizarde*, *ignarde*, etc. Comparez aussi ce que dit M. Jaberg à propos du féminin des participes passés dans sa remarquable étude *Über die assoziativen Erscheinungen in der Verbalflexion einer südostfranzösischen Dialektgruppe*, p. 85.

[2] La consonne finale est aujourd'hui tombée dans nombre de dialectes.

[3] Peu importe que la formation *-anda* soit elle-même analogique; elle peut avoir précédé et influencé l'autre.

pityoụ, *-da* (-oldus?), qui puissent nous tirer d'embarras[1]. On a lieu de s'étonner que des mots offrant si peu de rapports avec le suffixe en question aient pu provoquer la constitution d'un type nouveau (*-èr*) *ī*, *-īda*, et que des mots aussi fréquents que *bī*, *bặla*, beau, et *novī*, *novặla*, nouveau, ne l'aient pas empêchée. L'embarras que nous éprouvons en face de ce féminin en *-da* montre bien, je le répète, l'intérêt et la nécessité d'études d'ensemble sur les suffixes des langues littéraires et populaires.

L. GAUCHAT.

---

[1] Comparez les exemples français que je choisis dans l'article précité de M. Nyrop : *bedeaude*, *boyaudier*, *échauder* (de *chaux*), *marivaudage*.